

Un couvent de chanoines réguliers était jadis annexé au sanctuaire, pour en assurer la desservance liturgique. Chacune des basiliques romaines entretenait ainsi auprès d'elle, en dehors de ses prêtres séculiers, une sorte de communauté monacale, ayant pour tâche propre l'accomplissement intégral de l'office divin, le chant diurne et nocturne des psaumes. Institués vers la fin du septième siècle, ces moines basilicaux ont élaboré peu à peu l'admirable collection de mélodies et de cantilènes que l'Église latine répète encore à travers les siècles.

Le cloître de Saint-Paul est demeuré intact.

Plus vaste que celui du Latran, il a été conçu d'après les mêmes principes et bâti à la même époque (1210). L'influence de l'architecture sicilienne s'y manifeste d'une façon plus nette encore. Ces portiques élégants, ces frises à riches entrelacs, ces minces colonnes, toutes différentes, les unes cannelées, les autres lisses, les unes droites, les autres torses, les unes incrustées, les autres nues, ces chapiteaux finement ciselés, cet emploi pittoresque de la mosaïque à fond d'or, toute cette décoration capricieuse, délicate et profuse, viennent directement de Palerme et de Monreale.

#### LE CÆLIUS

Le Temple de Claude. — La Villa Mattei. — Le Couvent des Trinitaires. — *San-Stefano-Rotondo*. — Saint-Grégoire-le-Grand.

Le sac de 1084 a été funeste à la région du Cælius. Détruite de fond en comble par les Normands, elle ne s'est jamais relevée complètement de sa ruine. Les églises restaurées dès le douzième siècle n'ont pas vu revenir les habitants. Aujourd'hui encore, la majeure partie du mont n'est qu'un désert.

Les arbres d'un jardin conventuel recouvrent l'angle saillant qui aboutit au Colisée. Le sol réserve de précieuses découvertes aux fouilles de l'avenir. C'est là, en effet, que s'élevait le temple dédié par Agrippine à la mémoire de Claude. La veuve n'avait rien épargné pour que son hommage funèbre eût tout l'éclat possible. Elle connaissait les rumeurs sinistres qu'on faisait courir sur elle et qui la représentaient versant de sa main, par deux fois, le poison à l'Em-

pereur. Personne au Palatin ne doutait qu'elle eût ordonné le crime, si elle ne l'avait accompli elle-même. Il importait que l'accusation ne pût trouver créance dans le peuple. Le temple fut donc édifié avec un luxe inouï jusqu'abrs. D'immenses portiques l'entouraient. La douleur d'Artémise ne s'était pas exprimée par des témoignages plus éloquents.

A l'autre extrémité de la colline, s'étend une villa, unique à Rome par l'atmosphère intime qu'on y respire et par la poésie de son délaissement : la Villa Mattei. De grandes allées, bordées de buis et de lauriers, ombragées de pins, de cyprès et de chênes, sillonnent le plateau et serpentent sur les revers. Outre les fleurs, chaque pelouse a pour décor des marbres antiques, bustes, hermès ou statues. Un édifice de pierre, enfoui sous les verdure grim-pantes, se dresse au bord d'une terrasse ; un banc y est disposé. Là, comme nous l'apprend une inscription, saint Philippe de Néri venait s'entretenir avec ses disciples « sur les choses de Dieu ». Le fondateur de l'Oratoire ne pouvait choisir un site où se faire mieux entendre. Un profond silence y règne ; aucun bruit de la ville n'y parvient. Et devant soi, par-dessus les

Thermes de Caracalla, on découvre à perte de vue la Campagne latine. Le déclin des beaux jours est ici d'une incroyable douceur. Les derniers rayons du soleil répandent sur le paysage une mélancolie grandiose qui vous prend l'âme entière.

Cette noble résidence est devenue, en 1812, la propriété de Manuel Godoï, prince de la Paix. Il avait accompagné à Rome le vieux roi Charles IV et Marie-Louise de Parme. Le couple royal demeurait au palais Barberini. La comtesse Josefa di Castillo, épouse secrète de Godoï et mère de ses deux fils, remplissait les fonctions de dame d'honneur de la Reine. Pour la seconder dans cette charge, elle avait auprès d'elle la jeune duchesse d'Alcudia, fille de Godoï et de son autre épouse, légitime celle-là, Marie-Thérèse de Bourbon, qui s'était retirée dans un cloître.

Les souverains déchus faisaient de longues et quotidiennes visites à la Villa Mattei. Charles IV, qui continuait de porter au prince la plus tendre affection, oubliait son infortune dans le commerce de l'homme séduisant qui, après lui avoir pris sa femme, lui avait coûté son trône et sa gloire. De temps à autre cependant, sa figure s'assombrissait. Et, se tournant vers Godoï, il soupirait :

« Ah ! mon pauvre ami ! Je suis cause de tous tes malheurs ! » Même en proférant cette plainte, il n'était pas ridicule, tant il avait de prestance et de dignité naturelles, tant il était Bourbon jusque dans ses moindres gestes. Quant à Marie-Louise, elle restait fascinée devant son amant, comme la première fois qu'elle l'avait distingué, sous le brillant uniforme des gardes du corps, vingt-cinq ans plus tôt. Souvent elle l'avait trompé, avec de très jeunes gens ; car elle était sensible. Mais elle n'avait pu s'arracher de lui : elle le portait dans les moelles et dans le sang. Pour elle aussi, le souvenir des catastrophes récentes comptait peu. Les heures qu'elle passait chaque jour à la Villa Mattei lui rendaient l'exil léger. Son âme romanesque s'y délectait bien plus qu'aux jardins majestueux de l'Escurial ou d'Aranjuez. Elle aimait par-dessus tout une petite pièce d'eau, où Godoï lentement la promenait dans une barque étroite. D'un regard souriant, le roi les contemplait du rivage. Et bientôt, las d'être seul, il les rappelait.

L'idylle était trop charmante pour durer. Le 27 décembre 1818, la reine mourut après une brève maladie. Charles IV, frappé en plein cœur, la suivit au tombeau vingt jours plus tard. Godoï trouva dans sa riche nature la force de leur sur-

vivre trente-deux ans. Mais sa chance était finie. Les biens énormes qu'il possédait en Espagne venaient d'être confisqués. Il connut la gêne, puis la misère. En 1834, il vendit la Villa Mattei pour venir habiter Paris. Le roi Louis-Philippe lui octroya une pension de quelques milliers de francs, grâce auxquels il vivota jusqu'en 1851, dans un pauvre appartement de la rue de la Michodière.

Au moyen âge, le Couvent des Frères de la Sainte-Trinité occupait l'emplacement actuel de la Villa Mattei.

L'ordre des Trinitaires, institué par Jean de Matha en 1198, s'était donné pour mission spéciale le rachat des chrétiens capturés par les Maures et les Sarrasins. La congrégation atteignit promptement un haut degré d'influence et de richesse ; elle était encore en pleine prospérité à la fin du seizième siècle. Le nombre de ses couvents dépassait huit cents, qui étaient répandus dans tous les pays maritimes, Italie, France, Espagne, Portugal, Angleterre, Flandre, et jusqu'aux royaumes scandinaves. Le rôle des Frères consistait proprement à négocier les rançons. Il fallait obtenir d'abord le consentement du capteur barbaresque ; il fallait ensuite se procurer

l'argent. Cette seconde partie de la tâche était la plus malaisée ; car, en principe, le trésor de la communauté ne donnait qu'une fraction de la somme : c'était à la famille de fournir le reste. Rien de plus variable d'ailleurs que le taux d'affranchissement. Selon l'âge, le sexe et le rang, le prix oscillait de quatre cents francs à vingt-cinq mille francs. La négociation durait parfois des années. Sur les quatre-vingt-dix mille libérations opérées par l'entremise des Trinitaires, il en est une dont l'esprit humain leur restera toujours reconnaissant, — la libération de Michel Cervantès, réglée le 19 septembre 1580 au prix de cinq cents écus d'or.

La porte primitive du monastère se voit encore à deux pas de l'Arc de Dolabella. Construite par Jacques Cosmati vers 1200, elle est formée d'une arcade à pilastres, au-dessus de laquelle une mosaïque s'encadre sous un dais. Le tableau n'a d'autre intérêt que de rappeler le but de l'institution trinitaire : on y voit le Rédempteur accueillant deux captifs, dont l'un est de race nègre. L'architecture de la porte mérite, au contraire, qu'on l'étudie. Les lignes générales sont belles dans leur simplicité. Les ornements, — moulures et colonnettes, chapiteaux et consoles, — sont d'un goût excellent.

Près de là, une nacelle de marbre antique, la *Navicella*, marque le centre d'une place. La petite église de Sainte-Marie-*in-Domnica* développe sur l'un des côtés son élégante façade à longs fûts doriques, dont Raphaël a, dit-on, fourni le dessin.

Sur l'autre côté de la place, un vaste édifice de forme ronde fait songer au Baptistère de Sainte-Constance. C'est l'Église de *San-Stephano-Rotondo*. A l'intérieur, deux rangées concentriques de colonnes accouplées déterminent une sorte de galerie annulaire. Au sommet de la voûte absidale, une belle mosaïque du septième siècle représente le Christ bénissant les saints Prime et Félicien, dont les restes sont inhumés sous l'autel. Cette peinture est d'un haut intérêt pour l'histoire du symbolisme chrétien. L'image du Sauveur crucifié n'a été introduite qu'au huitième siècle dans les églises ; elle avait jusqu'alors paru impossible à reproduire : car, dans le drame du Calvaire, on ne voyait que l'ignominie du supplice. Quand, vers le cinquième siècle, on s'enhardit à représenter la croix, on se garda bien d'y joindre l'effigie de Jésus ; on eut même le scrupule de masquer le bois infâme sous une profusion de fleurs et

de pierreries, *crux florida*, *crux gemmata*. Ici, pour la première fois, le héros et l'instrument de la Passion sont réunis ; mais l'artiste n'a pas osé encore attacher le Rédempteur sur la croix : il l'a figuré au-dessus.

La paroi latérale de l'église est couverte de fresques où Tempesta et le Pomarancio ont évoqué des scènes de martyre pleines de détails atroces. Destinées à émouvoir, ces peintures n'inspirent que le dégoût. Stendhal a défini très justement ce réalisme outrancier : « C'est le sublime des âmes communes. »

On a longtemps hésité sur l'origine de *San-Stefano-Rotondo*. On a cru y reconnaître un édifice du cinquième siècle, une des premières manifestations de l'influence byzantine à Rome. C'était un marché, le *Macellum magnum*, construit sous Néron, abandonné plus tard et que le pape Simplicius affecta au culte chrétien vers l'an 470.

On ne peut quitter le Cælius, sans faire halte à Saint-Grégoire-le-Grand.

L'église, reconstruite de toute pièce en 1633, est d'une magnificence banale ; mais elle évoque, dans la nuit la plus sombre du moyen âge, un souvenir très illustre.

La maison de Grégoire s'élevait là. En 575, il la convertit en monastère pour y vivre selon la règle de saint Benoît. Quinze ans plus tard, le peuple romain l'arrachait à son cloître et, de force, l'élevait au Saint-Siège. C'était la première fois qu'un moine occupait la chaire apostolique. Nul n'en fut jamais plus digne. Théologien et moraliste, il a mérité que l'Église l'inscrivît au nombre de ses quatre Docteurs suprêmes, à côté de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Augustin. Pasteur d'âmes et chef de gouvernement spirituel, il s'est montré plus remarquable encore. Il est, de tous les évêques, le plus grand qui ait paru dans la chrétienté latine. Par la piété, la science, le courage, la tendresse, il a réalisé le parfait modèle d'un pape.

Au temps de Grégoire comme aujourd'hui, un escalier précédait l'*atrium* de l'église. Par ces gradins, quarante moines descendirent solennellement, un jour de l'année 596. Ils allaient porter l'Évangile aux extrêmes confins de l'Europe, aux royaumes saxons de Bretagne. Le petit couvent du Cælius a été le berceau religieux de l'Angleterre.